

**Louise MERZEAU,**

**Guerres de mémoires en ligne : un nouvel enjeu stratégique**

Les guerres de mémoires ont-elles un avenir dans la société en réseau ? Si la question paraît provocatrice, c'est d'abord parce qu'elle suppose qu'on reconnaisse les solidarités entre les rapports (politiques) et les supports (technologiques). Or, passé les discours simplistes ou de mauvaise foi des promoteurs et des conservateurs, un tel principe d'interaction entre les registres matériel, sociétal et symbolique est encore loin d'être validé, en particulier par ceux qui nous enseignent ou nous gouvernent. La question oblige ensuite à mettre en doute l'un des fondements de l'ère communicationnelle, qui veut que l'interconnexion généralisée des individus et des contenus aura des effets de lissage sur les nouages du *nous*, au point d'éteindre les anciens conflits de mémoire. C'est en tout cas ce que la mythologie du Web a toujours tenté de nous faire croire. Ne sommes-nous pas censés attendre du développement de l'Internet une *pax numerica*, où toutes les opinions, toutes les différences, toutes les singularités auront enfin droit de cité ? Malgré un air de famille, on peut toutefois se demander si l'idéologie qui sous-tend aujourd'hui l'essor d'Internet (sous l'appellation de Web 2.0) ne recouvre pas des

enjeux assez éloignés de l'utopie libertaire des pionniers. Le réseau génèrerait-il des formes spécifiques de guerres mémorielles qu'il conviendrait de dissimuler ? Ou faut-il au contraire redouter que cette perspective d'une compatibilité globale des mémoires ne devienne une réalité ?

### ***La grande parataxe*<sup>1</sup>, ou la compatibilité mémorielle**

Internet, on le sait, offre un système de publication qui court-circuite la plupart des médiations traditionnellement affectées au filtrage, à la validation et à l'organisation des informations. Décentralisé, trans-frontalier et largement affranchi des protocoles classiques d'autorisation politique ou scientifique des contenus, son mode de diffusion favorise l'expression des minorités. Les mémoires dissidentes ou reléguées aux marges des histoires officielles trouvent donc sur le réseau un espace d'expression qui leur est rarement concédé par les institutions mémorielles et les mass media. De la page personnelle au portail militant et du journal intime au clip engagé, le Web accueille de fait une polyphonie de mémoires plus ou moins fragmentaires et autoproclamées, en mal de récits, d'images et de reconnaissance.

---

<sup>1</sup> Expression empruntée à Jacques RANCIERE, *Le Destin des images*, La Fabrique éditions, Paris, 2003, p. 54.

Un premier exemple nous est fourni par le site Triangles roses<sup>2</sup>, qui a pour ambition de rassembler les informations relatives à la persécution des homosexuels sous le régime nazi. Longtemps interdite de commémoration dans les cérémonies officielles, la mémoire de la déportation homosexuelle trouve dans le Web un espace où elle peut se structurer. Compilation d'archives, constitution d'une base de données, mise en place d'un forum, relais ou organisation d'actions de revendication... le site est un foyer d'où peut être mené un travail de réparation mémorielle, pour combattre la ségrégation, l'oubli et la dénégarion.

Le projet Oxala<sup>3</sup> illustre également plusieurs aspects récurrents de cet activisme mémoriel sur le réseau. Renvoyant explicitement à un collectif qualifié de « communauté » et de « diaspora », sa signature et son énonciation sont toutefois strictement individuelles. L'auteur est un représentant de la « deuxième génération » (en l'occurrence celle des Français issus de l'immigration portugaise), en quête d'une identité qu'il dit ne pas trouver dans « un modèle national édulcorant la diversité culturelle de la société ». L'ambition affichée articule les dimensions mémorielle et politique, en associant une démarche de diariste (journal d'un itinéraire vers les lieux d'origine) à une visée communautaire (« définir une nouvelle forme de citoyenneté »). À la fois carnet de voyage et album photo, le site remplit aussi la fonction de bande-annonce

---

<sup>2</sup> Disponible sur : [www.triangles-roses.org](http://www.triangles-roses.org)

<sup>3</sup> Disponible sur : [www.projet-oxala.com](http://www.projet-oxala.com)

du film que l'auteur a réalisé au terme de son projet (date des projections et vente du DVD). Bien que tout à fait pacifique dans sa tonalité, cet exemple, comme tous ceux qui relèvent d'une approche similaire, n'en postule pas moins l'existence d'un antagonisme entre une mémoire enfouie, raturée ou déformée et les représentations qui ont droit de cité dans l'espace public. C'est la fracture mémorielle qui déclenche et justifie le court-circuit des médiations institutionnelles et médiatiques par l'autoproduction d'un *site*.

Au témoignage et à la (re)construction d'un monde propre, la mise en ligne est supposée ajouter la dynamique d'un partage, d'autant plus opérante qu'elle est censée dépasser les frontières nationales, sociales et, dans une moindre mesure, linguistiques. Contre « la géographie de l'absence » qui rend certaines communautés invisibles à elles-mêmes et aux autres, l'absence de géographie du Web apporterait la réponse la plus appropriée. Pour le site Web plus que pour tout autre lieu de mémoire, l'efficacité politique du témoignage et du dépôt dépendent d'un système de relais qui active les chaînes mémorielles. Dans la guerre que se livrent les mémoires en ligne, l'arme décisive n'est ni le texte, ni même l'audience du site, mais les liens hypertextes qui pointent des autres régions du flux vers le site. Peu importe qu'il soit référencé sur la page d'une académie (pour l'enseignement du portugais), d'une collectivité locale (pour l'animation culturelle), d'une association (pour la défense des droits des immigrés) ou d'un particulier (pour le choix des musiques et

des images) : c'est sa notoriété, calculée en PageRank<sup>4</sup>, qui fait sa légitimité. Lieu paradoxal à bien des égards, le dispositif du site l'est donc aussi au regard des aspirations identitaires et mémorielles. Porteur d'une révolte, d'une rupture ou d'une revendication particulières, il peut (et gagne à) se retrouver enchâssé dans des circuits étrangers à son intentionnalité première : institutions dont il prétendait se démarquer ou internautes indifférents à sa cause.

Pour autant, cela ne signifie pas qu'Internet pulvérise toute coalescence des milieux ni qu'il décroïssonne les clivages mémoriels. En fait, le Web ressemble moins à une immense toile unifiée qu'à une juxtaposition de réseaux qui s'ignorent. D'abord parce que ses contenus sont encore, pour une large part, l'émanation d'un monde antérieur à l'émergence d'Internet. Les cultures, les langues, les croyances et les territoires continuent de structurer la plupart des échanges et des publications selon des procédures traditionnelles d'appartenance. Mais si le Web a l'aspect d'une mosaïque, c'est surtout parce qu'il intègre lui-même un principe de connexion et d'agrégation par affinités qui renforce les clôtures au lieu de les faire tomber. Chacun dans sa blogosphère peut tisser sa propre toile, par ligatures, emprunts et enchâssements, sans jamais croiser celle des autres. Ce qu'on appelle aujourd'hui les « réseaux sociaux » sont la manifestation la plus aberrante et la plus aboutie de cette logique du

---

<sup>4</sup> Le PageRank est le système de classement des résultats utilisé par le moteur de recherche Google, où le score de chaque page Web dépend principalement des liens qui pointent vers elle.

cercle, où la dynamique de l'accointance a remplacé tout contenu<sup>5</sup>. À ce titre, il n'est sans doute pas inutile de rappeler qu'une plate-forme comme Facebook a d'abord été un dispositif mémoriel. Conçu à l'origine pour rassembler les membres de la communauté universitaire de Harvard (comme autour d'un album photo), le réseau très fermé s'est ensuite ouvert à tous les internautes, mais il a conservé l'imaginaire d'une mémoire conçue comme copinage. Le mode d'expansion propre à ces réseaux affinitaires favorise une logique d'évitement de toute source potentielle de conflit, pour ne pas dire de toute altérité. Pour avoir pignon sur Web, les membres de la collectivité n'ont pas à faire l'épreuve d'un espace commun : ils doivent consolider leur niche numérique. Et plus le maillage est dense, plus l'ennemi disparaît.

Dans cet univers où l'interopérabilité technique devient un modèle symbolique, les guerres de mémoires relèvent donc rarement de l'*affrontement*. Au mieux, elles se déclinent en nouvelles stratégies d'alliances. Au pire, elles sont perverties en segmentation de marché par la logique du marketing qui fait de l'identité un profil. « Vous avez acheté *Leïla : Avoir dix-sept ans dans un camp de harkis* de Dalila Kerchouche ; vous aimerez *Fille de harki : Le bouleversant témoignage d'une enfant de la guerre d'Algérie* par Fatima Besnaci-Lancou, Jean Daniel, et Jean

---

<sup>5</sup> En créant une page sur MySpace [<http://profile.myspace.com/index.cfm?fuseaction=user.viewprofile&friendID=264009072>], l'auteur d'Oxala augmente sans doute la connectivité de son premier site, mais il prend aussi le risque de vider son projet de toute portée contestataire au profit d'une simple connivence de passage.

Lacouture », nous dit Amazon. « Vous voulez mesurer la portée des lois mémorielles ou celle des décisions de Nicolas Sarkozy sur la transmission de la mémoire à l'école ? Voici les articles que les autres internautes ont choisis », nous disent forums et journaux en ligne... Ce mode d'agrégation, que favorisent les outils les plus récents du Web, modifie le système d'alliances indissociable de toute guerre. On peut y voir avec Milad Doueïhi une « tendance anthologique »<sup>6</sup>, qui découple la mémoire des identités traditionnelles pour l'articuler aux catégorisations flexibles des *tags*. Dans un tel contexte, les liens ne reposent plus sur des souvenirs incarnés, mais sur des nuages instables de mots clés, vecteurs d'appartenances passagères. Autour de l'étiquette « esclavage », une communauté de blogues pourra par exemple regrouper des billets dénonçant la repentance, d'autres les pratiques esclavagistes de l'islam et d'autres encore l'ingérence néocolonialiste.

Paradoxalement, la logique de syndication du Web produit donc moins une syntaxe, où pourraient s'articuler adhésions et confrontations, qu'une parataxe, où tout est compatible. L'ordre des livres garantissait la commensurabilité des arguments nécessaire au partage aussi bien qu'au conflit. Sur Internet, différences et identités semblent incommensurables.

---

<sup>6</sup> Milad DOUEIHI, *La Grande conversion numérique*, éditions du Seuil, 2008, Paris.

## Querelles numériques : *ça se discute*

Faut-il en déduire que le réseau ne saurait produire que des « bulles informationnelles, fermées à la critique extérieure, et ressassant des affirmations qui ne risquent guère d'être contredites »<sup>7</sup> ? Pour peu qu'on ait une pratique un peu régulière du Web, l'impression qu'on retire de toute navigation est plutôt celle d'un espace assez turbulent, où aucune information n'est jamais totalement à l'abri de la controverse. Loin d'être atténués, les antagonismes mémoriels semblent au contraire toujours près à (re)faire surface pour interférer avec la plupart des sujets, bien au-delà des sites identitaires. Demandes de reconnaissance ou de réparation victimaires, concurrences communautaires, tentatives d'appropriation d'une mémoire, dénonciation ou dénégation d'une autre... : toutes les formes de guerre sont présentes, non seulement dans l'arrière-plan idéologique qui oppose entre elles des « régions » d'Internet, mais à l'intérieur même des dispositifs affinitaires. Ainsi, sur une question comme celle du Kosovo, le réseau ne reproduit pas seulement l'étanchéité des discours propres à alimenter, chacune dans son *site*, les ferveurs identitaires<sup>8</sup>. Il fait aussi s'entrechoquer les prises de parti sur les forums, les blogues ou les sites de partage, comme en témoignent les

---

<sup>7</sup> François-Bernard HUYGHE, « Influence 2.0 » [en ligne]. Disponible sur [www.huyghe.fr/actu\\_498.htm](http://www.huyghe.fr/actu_498.htm)

<sup>8</sup> Voir par exemple le site de la Fédération internationale des ligues des droits de l'homme [[www.fidh.org](http://www.fidh.org)] et celui d'un collectif pour le Kosovo serbe [<http://kosovo.site.voila.fr/index.html>].

commentaires on ne peut plus divergents qui accompagnent la vidéo du *Dessous des cartes* consacré au Kosovo sur Dailymotion<sup>9</sup>.

C'est que la publication en ligne procède d'une dynamique essentiellement réactive. La désintermédiation, l'interactivité, l'anonymat, la réactualisation des contenus favorisent une communication du tac au tac, que l'ordre des livres proscrivait. Comme tout nouveau blogueur, Pierre Assouline a fait l'expérience de cette virulence inédite à laquelle s'expose désormais tout auteur : « La violence des écritures, des expressions sur Internet, c'est au-delà de ce que je pouvais imaginer. Je l'ai prise dans la figure. Et puis, petit à petit, j'ai appris à parler aux internautes. Maintenant, ça va. Mais c'est souvent violent et radical »<sup>10</sup>. De fait, la prolifération des blogues et des « pages réactions » dans la plupart des publications en ligne a pour premier effet de soumettre tous les contenus à l'action désintégratrice des opinions. Ce que les mass media faisaient converger en consensus par l'organisation d'un espace-temps commun, le Web le pulvérise par l'adoption d'un nouveau registre conversationnel, sans hiérarchie ni règle de bienséance. Le principe d'enchaînement chronologique des commentaires produit une forme inédite de glose, où chaque texte est le rebond d'un autre, au gré de fils de discussion à la fois linéaires et décousus. Voici par exemple un échange de *posts* extrait du site Rue89 à propos de la lecture de la lettre de Guy Môquet dans les écoles :

---

<sup>9</sup> Disponible sur : [www.dailymotion.com/video/xhyxx\\_kosovo](http://www.dailymotion.com/video/xhyxx_kosovo)

<sup>10</sup> Pierre ASSOULINE, « Après le journal, les journalistes », *Médium*, n°10, 2007, p.74.

« *Courageux anonyme - 20H40 14/09/2007*

*non cher CA. le jour où Môquet a été arrêté (13 octobre 40) il n'y avait pas de résistance pour la bonne raison que le pacte Germano-soviétique était toujours d'actualité). il a été emprisonné, transféré et fusillé comme otage le 22 oct. 41 suite à l'assassinat de Karl Hotz (20/10/41). il n'a donc pas pu 'résister'. pour plus de développements voir le monde du 24/06/07 ou les historiens Berlière et Liaigre, sinon vous avez Wikipédia .*

*Courageux anonyme - 20H56 14/09/2007*

*tout à fait d'accord. le culte rendu aux fusillés de Châteaubriant a eu pour but d'occulter le fait que lorsqu'ils ont été internés, le parti des futurs fusillés n'était nullement sur une ligne de résistance à l'occupant*

*Courageux anonyme - 01H26 15/09/2007*

*D'où tenez vous que la Résistance soit déterminée par l'actualité de certains pactes ou traités? G.M a donc été arrêté par hasard, et fusillé par hasard...Il ne pouvait être du genre à résister...à cause des dates et des pactes en cours !! Vous faites vraiment dans l'actuelocentrisme !!! Et ce n'est rien de le dire!*

*Courageux anonyme - 08H53 15/09/2007*

*au lieu de contester renseignez vous, cherchez les circonstances de son arrestation, de son incarcération, de son transfert et pourquoi il a été choisi comme otage ! reliez les faits, les dates ... vous comprendrez si vous le voulez bien, pour ma part j'arrête là il semble que vous ne vouliez pas vous documenter.*

*Courageux anonyme - 15H50 15/09/2007*

*Vous oubliez les prises de décision individuelles de jeunes communistes qui contre le CC se sont engagés tôt. Les fusillés de Chateaubriand, d'abord oubliés ont été vite récupérés comme symbole. Très pratiques pour faire oublier la première période des dirigeants communistes. La référence à Berlière est excellente. Lire "Le sang des communistes"<sup>11</sup>. »*

<sup>11</sup> Disponible sur : <http://www.rue89.com/2007/09/13/la-lecture-de-la-lettre-de-guy-moquet-a-lequipe-de-france>

On le voit, la polémique mémorielle est ici beaucoup plus qu'un thème parmi d'autres : c'est la mécanique même de l'écriture en ligne, faite d'apostrophes, de réponses (sans question), d'ellipses et de bifurcations. Les guerres de mémoire n'ont même pas besoin de faire explicitement l'objet de la discussion. Elles en sont le ressort, la référence et le point de fuite. Loin d'être assimilables à des débordements, les ricochets, décrochages et digressions sont la structure même de ces échanges, qu'aucune mémoire unifiante ne saurait plus encadrer.

La logique d'adhésion entretenue par ces nouveaux dispositifs procède de la même veine polémique. Elle ne vise pas tant à constituer ou consolider des ensembles qu'à signaler, recommander, évaluer ou indexer telle ou telle information. On n'attend pas des internautes qu'ils se contentent de réceptionner les messages : il faut qu'ils les sélectionnent, les valorisent et les relaient en votant ou en émettant un avis<sup>12</sup>. À l'instar des jeux vidéo où chaque joueur affiche le niveau de ses pouvoirs et de ses réserves, les contenus en ligne sont désormais donnés avec leur cote de popularité mise à jour en temps réel. Comme si toute pensée était émise sur fond d'un état de guerre permanent.

Cette conflictualité s'explique en partie par le bouleversement du rapport d'autorité et du statut d'auteur qui lui est lié. En ce sens, la violence des échanges sur le Web témoigne autant d'une réactivité aux

---

<sup>12</sup> Sur AgoraVox [www.agoravox.fr], pour chaque article publié, les internautes sont appelés à choisir entre « commentaire constructif » ou non ; sur Rue89 [www.rue89.com], les *posts* sont évalués en nombre de votes.

formes traditionnelles de la médiation qu'aux énoncés eux-mêmes. En amont de toute querelle, il faut postuler une autre guerre : celle qui oppose la mémoire autorisée des grands médias à celle en train de s'écrire sur les réseaux. Cette stratification des rivalités mémorielles apparaît clairement dans la page qu'André Gunthert consacre sur son blogue à « l'affaire Guy Môquet »<sup>13</sup>. Figure obligée de la rhétorique en ligne, la note prend d'abord soin de se démarquer d'une couverture journalistique jugée insatisfaisante. Une fois cette disqualification opérée, sont identifiées des mémoires concurrentes (résistance, communisme, patriotisme...), ayant chacune sa légitimité. Les liens vers des notes antérieures ou des vidéos archivées contribuent par ailleurs à reconstituer la mémoire stratégique d'une décision politique que le rythme de l'actualité tend à faire oublier. Enfin, le *work in progress* des commentaires produit quant à lui une activité mémorielle où chacune de ces pistes est creusée.

Espace indéfiniment travaillé par les corrections, ajouts et citations, le blogue dépasse ici de très loin la juxtaposition stérile des opinions. C'est la preuve que la conflictualité mémorielle sur le Web ne relève pas de la seule expression des particularismes individuels ou communautaires, et qu'elle peut aussi se rapporter à un véritable *travail de mémoire*. Tout dépend en fait du modèle de communication qui préside aux échanges. Si l'on se contente de remplacer le modèle *un-tous* des médias traditionnels par le modèle *un-un* des conversations en ligne, on ne dépasse

<sup>13</sup> Actualités de la recherche en Histoire visuelle, [en ligne] disponible sur : [www.arhv.lhivic.org/index.php/?q=M%C3%B4quet](http://www.arhv.lhivic.org/index.php/?q=M%C3%B4quet)

évidemment pas le registre de l'opinion. Si des normes d'usage et des protocoles d'énonciation concourent en revanche à mettre en place une communication *de tous à tous*, le dispositif joue alors pleinement son rôle de médiation. C'est dans les systèmes de gestion de contenu appelés « wiki » qu'on trouvera le plus nettement cette ambition. Là, l'internaute n'est plus invité à réagir ou à répondre aux textes des autres, mais à les co-écrire en les modifiant. Les conflits de savoir et de mémoire ne relèvent plus alors d'une logique d'opposition, mais d'une écriture collaborative censée s'autoréguler. Naturellement, ces systèmes contributifs n'éradiquent pas les antagonismes mémoriels. Mais ils prévoient un cadre procédural qui permettra de les surmonter. Ainsi, sur Wikipédia, toute « guerre d'édition » est enrayée par l'application de la « règle des trois *reverts* »<sup>14</sup>. Lorsque deux contributeurs ne parviennent pas à convenir du contenu d'un article, et qu'ils révoquent alternativement ce que l'autre a écrit dans un laps de temps rapproché, le système bloque leur droit de modification et attend qu'un autre wikipédien valide l'une des versions<sup>15</sup>. L'important est que l'ensemble de ces discussions et corrections est intégralement archivé et proposé à la consultation en même temps que l'article. Plus que le dernier état – toujours temporaire – de

---

<sup>14</sup> le détail de cette règle est expliqué à cette adresse : [http://fr.wikipedia.org/wiki/Wikip%C3%A9dia:R%C3%A8gle\\_des\\_trois\\_r%C3%A9vocations](http://fr.wikipedia.org/wiki/Wikip%C3%A9dia:R%C3%A8gle_des_trois_r%C3%A9vocations)

<sup>15</sup> La liste des « guerres d'édition » en cours est disponible à cette adresse : [http://fr.wikipedia.org/wiki/Wikip%C3%A9dia:Triples\\_r%C3%A9vocations](http://fr.wikipedia.org/wiki/Wikip%C3%A9dia:Triples_r%C3%A9vocations). On notera que l'article Guy Môquet en fait partie.

chaque texte, c'est cette génétique du savoir qui fait sens, car c'est elle qui porte la mémoire de la communauté.

### **Stock et flux : la guerre des traces**

On l'aura compris, Internet est bien plus qu'un support inerte où les guerres de mémoire viendraient simplement se projeter ou s'exprimer. Tout en reproduisant les clivages traditionnels, le réseau produit aussi de nouvelles conditions d'élaboration, de maintenance et d'affrontement mémoriels, dont on commence à peine à cerner les enjeux. Pour prendre la mesure de ces bouleversements, il faut d'abord se départir du lieu commun qui assimile encore le numérique à un possible déficit de mémoire ou à un éternel présent. Comme le rappelle Patrick Bazin, « à bien des égards, au contraire, la société de l'information nous condamne à réactiver toujours plus de mémoire. [...] La moindre trace fait sens et le présent, plus que jamais, est pétri d'un passé qui l'obsède. En réalité, la difficulté provient de la facilité croissante que nous avons, grâce au numérique, à réactiver de la mémoire pour produire de la nouveauté et, ce faisant, à reconfigurer sans cesse cette mémoire, un peu à l'image de la mémoire biologique qui perdure parce qu'elle se transforme sans

cesse<sup>16</sup> ». Alors qu'elles pouvaient jusqu'à maintenant être rapportées en priorité à certaines périodes, à certains lieux et à certaines communautés, les questions mémorielles affleurent désormais dans chaque processus informationnel. Par le jeu des liens, des métadonnées, des commentaires et des corrections successives, l'ensemble des contenus se double d'une information sur l'information, et la mémoire des messages n'est plus séparable de leur contenu. Ce processus de « documentarisation généralisée »<sup>17</sup> fait de chaque énoncé le pivot d'affrontements potentiels, que la moindre actualité pourra déclencher. Dans son blogue, Olivier Ertzscheid analyse en ce sens la guerre d'édition qu'a connu l'article de Wikipédia consacré au réacteur nucléaire EPR au moment même où Ségolène Royal et Nicolas Sarkozy débattaient du sujet à la télévision : « Avant le débat, [l'article] était un document "stabilisé" parmi des milliers d'autres. [...] Le temps du débat et dans le futur immédiat qui le suit, il devient un docu-mo-ment, lieu de transformation et de modifications nouvelles, et en l'occurrence partisans, infondées, frauduleuses. Perd-il pour autant son intérêt ? Non. Ou seulement pour ceux qui "au moment" du débat vont consulter l'article de Wikipédia, et ne maîtrisent pas la logique intrinsèque de cette encyclopédie palimpsestique en mouvement perpétuel. Le jour d'après, il redevient (grâce à la vigilance

---

<sup>16</sup> Patrick BAZIN, « Après l'ordre du livre », *Médium*, n°4, 2005, p.19.

<sup>17</sup> Expression empruntée aux travaux du réseau de scientifiques publiant sous le nom collectif de Roger T. PEDAUQUE (voir le bloc-notes de Jean-Michel SALAÜN : <http://blogues.ebsi.umontreal.ca/jms/index.php/2007/05/05/252-eclairages-sur-la-redocumentarisation>)

et la réactivité du peuple wikipédien) un document stable, inscrit, mais désormais non immédiatement modifiable par n'importe qui. [...] Son intérêt s'est même accru : il s'est enrichi quantitativement (discussions dans l'historique) et qualitativement (ajout de sources "documentées" sur la référence à la 3ème génération) ; et il a acquis une "valeur de preuve" [par la] chronique des falsifications comme par l'écho documentaire qu'il a suscité dans d'autres documents »<sup>18</sup>.

La mémoire n'est donc pas seulement devenue une dimension fondamentale de la pertinence, elle en est aussi devenue la part la plus offensive. Cette constatation nous oblige à reformuler la question des conflits mémoriels sur le Web en termes de stratégies, de pouvoirs et de territoires. On a vu que la conflictualité n'était pas réductible à la seule expression des opinions particulières et qu'elle était à la fois produite et régulée par certains dispositifs en ligne. Reste à comprendre comment l'organisation même du réseau s'assimile à une guerre de mémoire.

Parce que chaque information est une ressource disponible, appelée à se reproduire, se déplacer et se recomposer au gré des contextes de communication, la maîtrise des stocks devient paradoxalement un enjeu fondamental du flux. Plus que le contenu, toujours sujet à modification, c'est l'archivage, l'indexation et le contrôle des droits d'utilisation qui déterminent les rapports de force au sein de la culture numérique. En amont des rivalités identitaires, les détenteurs de fonds et de systèmes

---

<sup>18</sup> Olivier ERTZSCHEID, « Wikipédien électoral », *Affordance*, [en ligne], disponible sur : [http://affordance.typepad.com/mon\\_weblog/2007/05/wikipedien\\_lecto.html](http://affordance.typepad.com/mon_weblog/2007/05/wikipedien_lecto.html)

documentaires se livrent une guerre sans merci pour gagner toujours plus de parts de mémoire. Du côté des images, Bill Gates et Mark Getty n'ont eu de cesse de racheter les collections photographiques, depuis les grandes agences de reportage comme Sygma jusqu'aux agences de photos prises avec des téléphones portables comme Scoopt ou iStockPhoto... Avant d'être à leur tour inquiétés par les banques d'images gratuites alimentées par les internautes, telles que Stock.XCHNG ou Shutterstock. Dans cet environnement informationnel de plus en plus concurrentiel, les lieux de mémoire institués cherchent d'autant plus à maintenir leur monopole qu'ils le savent menacé par les nouveaux dispositifs d'une mémoire distribuée. Producteurs privés, institutions culturelles, détenteurs de catalogues... chacun tente de défendre son territoire par diverses stratégies techniques, juridiques ou commerciales. Certains interdisent ou criminalisent les pratiques de partage et de copie (DRM, loi DADvSI). D'autres mettent au point des systèmes de signature et de filtrage des contenus et négocient des accords avec les plates-formes de diffusion<sup>19</sup>.

Dans tous les cas, l'enjeu est celui de la traçabilité : celles des données, mais aussi celle des utilisateurs. À mesure que les échanges s'accélèrent et s'intensifient, la valeur stratégique, économique et politique de l'historique des flux d'informations grandit. Cette mémoire des parcours,

---

<sup>19</sup> L'INA a ainsi mis au point une technique de signature (ou *watermarking*) des images, et a passé un accord avec Dailymotion obligeant le site de partage à vérifier pour chaque image publiée si elle possède une empreinte répertoriée.

des pratiques et des paramètres devient alors l'objet d'une guerre larvée entre profileurs et usagers. D'un côté, on cherche à modéliser toujours plus finement les comportements informationnels et les habitudes de consommation. De l'autre, on tente de protéger ou de crypter sa présence sur le Web en usant de mensonges<sup>20</sup>, d'avatars ou de pseudos.

Cette guerre des traces se joue sur deux fronts : l'indexation et le référencement. Les techniques de classement, de publicité et d'accès sont le nerf d'une logistique de l'influence, où le contrôle ne s'exerce plus sur les contenus, mais sur le tri. Si Google occupe aujourd'hui une telle position de superpuissance économique, c'est parce que ses responsables ont compris avant les autres que le moteur de recherche est bien plus qu'un outil de prospection : c'est un outil de prescription, de légitimation et de mémorisation. Classement des URL, liens commerciaux, publicité ciblée par mots clés : quel que soit le contenu, le pouvoir appartient à celui qui l'indexe. En ce sens, les accords passés avec le gouvernement chinois pour que les résultats des requêtes adressées à google.cn soient censurés<sup>21</sup> ne sont que l'expression la plus radicale d'une vérité valable en tout lieu.

Les internautes les plus actifs l'ont bien compris, et le Web 2.0 n'est peut-être pas autre chose que la généralisation de cette guerre des traces à tous les niveaux du réseau. Plus que par la production de contenus, c'est

---

<sup>20</sup> Sur le mensonge comme mode de régulation sociale des échanges en ligne, voir le compte-rendu d'une conférence de Geneviève BELL sur InternetActu.net : [www.internetactu.net/2008/02/20/genevieve-bell-secrets-mensonges-et-deceptions]

<sup>21</sup> Comparer par exemple les images que le moteur renvoie à la requête « Tiananmen » sur <http://images.google.cn> et sur <http://images.google.google.fr>.

désormais par l'indexation et le référencement que chacun peut prendre part au débat public. Les *folksonomies*, définies dans Wikipédia comme « système de classification collaborative décentralisée spontanée », sont la forme la plus aboutie de ces nouvelles stratégies d'étiquetage social<sup>22</sup>. Collectif, évolutif et réticulaire, ce mode d'indexation engrange une mémoire dynamique, comme un théâtre d'opérations dont la cartographie se modifierait en permanence. Partant d'une ressource, et suivant de proche en proche les terminologies des autres contributeurs, l'internaute est incité à glisser continuellement vers les ressources connexes.

Les nuages de mots clés (*tag clouds*), par lesquels la pertinence de chaque document est figurée en temps réel, remplacent les vieilles logiques booléennes et achèvent d'évacuer toute syntaxe<sup>23</sup>. Dans un tel système d'évaluation et de navigation, les alliances sont des associations d'idées, et les antagonismes de simples différences de taille. À égale distance des affiliations d'appartenance et de conviction, les coalescences se font et se défont désormais au rythme des *buzz*, par résonance et contamination. Invité à évaluer, étiqueter et signaler tout contenu consulté<sup>24</sup>, l'internaute est appelé à participer à chaque instant à une guerre mémorielle d'un genre nouveau. Non plus pour choisir entre des vérités incompatibles, ou pour revendiquer un droit à l'expression qui lui

---

<sup>22</sup> C'est l'union des étiquettes (ou *tags*) librement attribuées à une ressource par les contributeurs d'une *folksonomie* qui établit sa classification.

<sup>23</sup> On peut par exemple naviguer à l'aide de nuages de mots clés sur les sites de Dailymotion ou de Flickr [<http://www.flickr.com>].

<sup>24</sup> Pour chaque vidéo, Dailymotion propose par exemple de l'ajouter à un blog, de la partager, de l'ajouter à une playlist ou de la buzzer en l'envoyant sur un autre site.

serait dénié. Mais pour infléchir temporairement le courant d'une mémoire, qui n'a plus de collective que sa plasticité. L'avenir nous dira si ces communautés de traces affecteront à terme la carte des appartenances et des conflits.